

Michel Ragon, *Le regard et la mémoire*, Albin Michel, 1997, 205 p., 120 F.

Un critique se penche sur son passé

par Pierre-Marc de Biasi

Treize romans, cinq essais, une quinzaine d'ouvrages de critique ou d'histoire de l'art (et autant de vidéocassettes), douze livres sur l'architecture et l'urbanisme : il ne serait pas facile de résumer Michel Ragon, ni de définir, dans son immense travail, la place exacte qu'occupe son nouveau texte, *Le Regard et la mémoire*, qui propose un point de vue sans équivalent sur six grands artistes de notre temps : Atlan, Poliakoff, Dubuffet, Chassac, Fautrier, Hartung. Ce livre combine les ressources d'une fiction romanesque « vraie » et documentée, une sorte de déplacement très particulier de l'écriture autobiographique (qui s'institue ici à travers la résurrection de l'autre : de l'ami), et une volonté de témoignage où s'associent la nostalgie du « temps retrouvé » et la lucidité d'un jugement critique dépassionné. M. Ragon ne nous offre pas seulement une série de portraits, mais une traversée personnelle de l'immédiat après-guerre et des années cinquante à travers une sorte de rêverie dirigée où la mémoire procède à de vertigineux effets de flash-back qui redistribuent les cartes du temps et substituent, à la chronologie des dates, les aléas d'une chronologie émotionnelle qui, miraculeusement, ressemble à la vie-même.

Michel Ragon a rencontré Atlan en 1947 : à cette époque, le jeune critique a vingt-trois ans, l'artiste trente-six. Débarqué de Constantine en 1930, Atlan avait été professeur de philosophie jusqu'à ce que les lois antisémites de 1940 le privent de son poste à Condorcet. Il échappe à la déportation en se faisant interner à Sainte-Anne, où les psychiatres l'incitent à peindre et le protègent jusqu'à la Libération. Les années d'immédiat après-guerre en font un artiste célèbre, exposé chez Maeght et Denise René, ami de Gertrude Stein, Jean Paulhan, Clara Malraux, Maurice Nadeau, Adamov, etc. Mais le vent tourne en 1947 et, jusqu'en 1955, Atlan ne vend pratiquement plus rien. Ce sont ces huit années de dèche sévère que Michel Ragon nous raconte, avec un talent admirable. Atlan, pour continuer à peindre, vend des vêtements à la sauvette dans le métro ou tire les cartes dans les bistrot, tout en organisant, chaque samedi dans son atelier, rue de la Grande Chaumière, des soirées mémorables. Avec le retour du succès en 1955-1958, une nouvelle étape de l'œuvre commence, particulièrement brillante. Atlan est heureux. La mort le fauche, en février 1960.

Retour à l'année 1947 : au moment où M. Ragon le rencontre, Poliakoff travaille dans un réduit sombre de la rue Madame qui lui sert d'atelier. Il a quarante sept ans et habite une chambre d'hôtel, avec sa femme et son petit garçon. Ils sont pauvres, sans être dans la misère : de son arrivée à Paris en 1923 à ses premiers succès, Poliakoff survivra pendant trente ans en jouant de la guitare, la nuit, dans les cabarets russes. Sa vocation de peintre lui est venue vers la quarantaine, et son style, dix ans plus tard (c'est pour cela qu'il se rajeunissait de six ans), mais son succès fut foudroyant : à cinquante-deux ans, Poliakoff s'installe luxueusement rue de Seine, avec, devant l'immeuble, sa Rolls assortie d'un chauffeur en livrée, qui le conduit à l'hippodrome voir courir son cheval de course personnel. Poliakoff utilisait son accent russe et son français approximatif avec un art consommé. Il avait son propre lexique : « C'est beau comme skaragoff! » (un sarcophage). Si on l'interrogeait sur ses préférences en peinture, il répondait : « le plus beau? Mouton mystérieux! » (l'Agneau mystique de Van Eyck).

Fausse naïveté qui lui permettait, sous prétexte de lapsus, de lancer en toute impunité à ses interlocuteurs les pires « vacheries » ou incongruités les plus déroutantes.

Le portrait de Chaissac (en vrai-faux peintre-cordonnier, « esthète en tablier de cuir », affublé de son clone imaginaire, Jules Penfac) et celui de Fautrier le solitaire (en Barbe Bleue, ami de Bataille, maître de cérémonies baroques dans son château bruissant de jolies filles) constituent des morceaux d'anthologie. Quant aux chapitres sur Dubuffet et Hartung, plus développés et incluant de véritables scènes avec descriptions et dialogues, ils se rapprochent de l'écriture romanesque et forment, à leur manière, de véritables petits contes moraux. L'ouvrage, inépuisable, de Michel Ragon fourmille de choses vues, de citations, d'anecdotes, de documents inédits (notamment des lettres d'artistes, souvent remarquables), de rapprochements lumineux ; mais la matière la plus précieuse de l'ouvrage, peut-être, se trouve dans les témoignages que l'auteur était seul à pouvoir reconstituer, en puisant dans sa propre mémoire : confidences sur la genèse des œuvres, fragments de conversations privées, jugements sur les contemporains et sur l'histoire de l'art, culture personnelle et goûts littéraires des artistes, rencontres, croisements et coïncidences etc. À cet égard, ce livre contient un univers : c'est une saga que traversent des centaines d'autres personnages (au point que l'on regrette l'absence d'index, en fin d'ouvrage) et qui suggère une histoire de l'art sociologiquement singulière, où les carrières professionnelles affichent un profil intempestif. Atlan, pied noir, est professeur de philosophie puis pensionnaire de Sainte-Anne, Dubuffet, négociant en vin, Poliakoff, guitariste de cabaret, Chaissac, marmiton, palefrenier puis bourrelier, Fautrier, hôtelier, moniteur de ski et gérant de dancing, Hartung, ancien de la Légion étrangère : à l'exception de Fautrier (qui a ensuite pris la tangente), aucun de ces six artistes n'a suivi de formation académique, aucun n'a commencé par la peinture, et plusieurs n'y sont arrivés que très tard, quelques-uns pour une carrière aussi brillante que brève... Foisonnant de vie ressuscitée, vibrant d'émotions, discret, délicat, inattendu, drôle, parfois jusqu'au fou rire, *Le regard et la mémoire* se lit d'une traite. Mais ce livre trépidant et généreux est aussi un texte farouche, nostalgique, traversé par la souffrance, la solitude des destinées et la certitude de l'irréversible : un regard mélancolique qui, paradoxalement, s'irradie à chaque page d'une étrange lumière d'espoir et de sérénité.